

Académie Royale  
de Langue & de Littérature  
Françaises



BULLETIN

TOME XXVIII — N° 1  
Juin 1950

## SOMMAIRE

Discours de M. Henri Davignon du 14 janvier 1950 .....	1
<b>L'imparfait en Poésie</b> (lecture faite à la séance du 11 janvier 1950 par M. Marcel Thiry) .....	4
<b>Van Lerberghe à Bouillon</b> (lecture faite à la séance du 11 mars 1950 par M. Joseph Calozet) .....	13
<b>Un poème inédit d'Emile Verhaeren</b> (lecture à la séance du 11 mars 1950 par M. Thomas Braun) .....	16
<b>Témoignages et Souvenirs de Georges Eekhoud</b> (lecture faite par M. Georges Rency à la séance du 22 avril 1950) .....	17
<b>Chronique :</b>	
Toast prononcé le 25 mars 1950 à un dîner d'amis donné à l'occasion du cinquantième anniversaire professionnel de M. Charles Bernard .....	26
<b>Liste des ouvrages reçus</b> .....	28

---

# Discours

de M. Henri DAVIGNON du 14 janvier 1950.

---

Mesdames, Messieurs,

En prenant possession du fauteuil directorial auquel vous voulez bien m'appeler, je tiens à remercier en votre nom comme au mien, le Directeur sortant, notre éminent Confrère Maurice Delbouille. Nous avons tous apprécié — en l'admirant — son autorité, son tact et sa haute compétence. Grâce à lui nos séances furent actives, intéressantes, utiles. Je ne suis pas assuré de faire aussi bien que lui. Je vous assure au moins de mon application et de mon dévouement.

Je sais d'ailleurs combien votre assiduité, votre zèle envers l'Académie facilitent la tâche du bureau.

L'œuvre à laquelle nous sommes attachés devient peut-être plus difficile à accomplir à mesure que s'éloignent les temps heureux de notre fondation. A mesure hélas ! aussi que disparaissent ceux par qui fut apportée la précieuse réserve d'enthousiasme et d'abnégation accumulée par les jours héroïques de nos Lettres.

Notre mission s'est accrue de soucis nouveaux, administratifs et financiers. Nous y sommes peut-être moins préparés que d'autres. Nous éprouvons une certaine gêne à y conformer notre ardent désir d'être utiles aux écrivains et à la littérature.

Si je puis vous exprimer un vœu, ce serait celui de nous voir faire un effort pour mettre au-dessus des besognes secondaires la tâche primordiale de féconder un idéal.

Quand l'Académie naquit, elle marqua sa vocation : être la conservatrice d'un passé glorieux, consolider un présent incertain, préparer un avenir meilleur.

Jules Destrée avait coutume de nous rappeler chaque année notre devoir envers les disparus. Ils n'ont pas tout dit par leurs écrits publiés. Certains d'entre eux n'ont pas reçu toute l'audience qu'ils méritaient. D'autres, ont laissé le meilleur d'eux-mêmes dans leur correspondance. Des inédits, des souvenirs gardent le secret des controverses dans lesquelles ils se sont engagés. Nous sommes ou nous pouvons être les dépositaires de ces documents vivants. Ce n'est pas tout de les rechercher, de les hospitaliser. Il nous reste à les mettre ou à les faire mettre en valeur et à en tirer ainsi une seconde vie.

Je le sais bien, l'Académie elle-même a passé, elle passe encore par des épreuves. Des déceptions lui sont venues de la part de ceux-là même qui sont chargés de promouvoir le bénéfice de son action dans l'État. Bannie une première fois, durant la guerre, au profit d'une compagnie de création plus récente, des locaux où elle avait élu domicile, elle s'est vue chassée brutalement de ceux où elle avait été admise à s'installer en compensation et selon ses nécessités. Reçue enfin, à titre précaire, au rez-de-chaussée de ce Palais, elle y subit encore des conditions insuffisantes de dignité et de commodité. Nul lieu pour situer nos archives, celles que nous possédons, celles que nous devons recevoir. Notre bibliothèque au lieu de nous assister, nous encombre. Et où sont les effigies, les souvenirs précieux, les reflets d'art auxquels nos yeux, naguères, se réjouissaient ? Étouffés entre les cartonnières, ensevelis sous la poussière d'in-folio étrangers, exposés à l'humidité de caves obscures.

Sans cesser de l'admirer, nous sommes enclins à plaindre le travail quotidien de notre secrétaire perpétuel, ne disposant d'aucun Cabinet où entendre les confidences et prodiguer les encouragements, sans personnel suffisant pour préparer une besogne nécessaire et fastidieuse, malgré l'ardeur multiforme, et digne d'un meilleur salaire, de notre vaillant huissier.

Cette besogne, il peut sans doute incomber à un artiste de la diriger, de l'animer, non de l'accomplir jusque dans ses formalités les plus minutieuses.

Une telle conjoncture, sans précédent dans le monde académique, ne doit pas nous empêcher, Mesdames et Messieurs, de montrer la persistance de notre idéal. Au delà des préoccupations

---

matérielles laissées à notre Commission administrative, tournons-nous plus résolument que jamais vers notre mission littéraire.

Que dans chacune de nos séances, l'un de nous entretienne ses confrères d'un sujet à même de servir — comme le proclament nos statuts — « l'illustration de la langue française, soit par l'étude de ses origines et de son évolution, soit par des pages d'imagination et de critique ».

Et que ces lectures, quand il y a lieu, soient suivies d'un échange de vues.

Je suis heureux de vous l'annoncer, votre nouveau directeur a déjà obtenu l'adhésion à cet effet de huit de nos collègues.

En attendant de les entendre au cours de cette année académique, je m'excuse de ces paroles préliminaires. Et en m'asseyant à cette présidence où il m'incombe, sans doute, beaucoup plus d'écouter que de parler, je vous renouvelle, Mesdames et Messieurs, mes profonds remerciements et l'assurance de mon dévouement à vos personnes et à l'Académie.

14 Janvier 1950.

---

## L'imparfait en poésie.

---

Lecture faite à la séance du 11 février 1950  
par M. Marcel THIRY.

Qu'il me soit permis d'abord d'éclairer ce titre. Ce n'est pas l'*imperfection du poème* dont il s'agira dans ce bref essai ; du moins il ne s'en agira pas en ordre principal. On imagine bien cependant l'étude et même l'éloge que l'on ambitionnerait de consacrer à la forme poétique inaccomplie. Mais pourrait-on saisir dans les termes d'une définition ou d'une approximation logique cet idéal de la matière poétique arrêtée avant son durcissement complet, au stade intermédiaire entre la poésie à l'état fluide, éprouvée comme sentiment ou sensation, encore pure de tout compromis avec les conventions du langage, et le poème fixé, écrit suivant les règles de rime, de rythme, de proportion que recommande l'expérience humaine pour assurer la durée à l'émotion poétique ? L'entreprise serait d'autant plus complexe que cette heureuse imperfection peut aussi bien être un effet de l'art, comme d'après le fameux « système » de Verlaine (et dans ce cas elle rejoint la perfection suprême) que résulter d'une surabondance lyrique comme chez Apollinaire et aussi chez Lamartine, ou d'une pathétique et un peu molle facilité comme chez Desbordes-Valmore.

Pareille recherche, pour périlleuse qu'elle soit, conviendrait mieux à un membre de votre section de littérature que celle dont j'aborde ici le dessein beaucoup plus modeste, mais non moins téméraire. Car cette sommaire esquisse voudrait être celle d'un certain caractère que présenterait, dans mon hypothèse, un temps grammatical, l'imparfait de l'indicatif. Qu'il soit audacieux de tenter cette approche sans être muni des connaissances et des méthodes de la science philologique, je me

hâte de le confesser pour en prévenir le grief. Sans doute ce caractère qu'il s'agit de démontrer n'est-il autre qu'une vertu poétique propre que je crois pouvoir attribuer à cette forme verbale en elle-même, et un poète aurait donc peut-être qualité pour en parler, même s'il sent toute son infirmité comme grammairien. Mais je placerais plutôt ma confiance dans cette considération que mon sujet me semble un lieu géométrique où peuvent se rencontrer les préoccupations des écrivains aussi bien que des philologues, et se réunir dans la plus souhaitable des collaborations les deux groupes qui composent notre Compagnie.

Depuis que Valéry a libellé en axiome cette vérité ancienne qu'en poésie la forme est tout, la philosophie formaliste du poème, qui était en germe dans les manifestes d'Edgar Poe, s'est mise à proliférer en études profuses. Ces théories abondantes s'attachent surtout au nombre du vers, à ses combinaisons sonores, à la structure de l'œuvre dont ce vers est la cellule. Elles se sont, je crois, moins attachées à la question de savoir si la matière dont le vers est constitué, c'est-à-dire le mot, est indifférente. On pourrait dire que nos astronomes de la poésie ont observé de leurs étoiles le mouvement, les révolutions et les écliptiques dans les règles d'or de leurs algorithmes, et se sont moins intéressés à l'analyse spectrale ; celle-ci aurait dissocié les éléments qui composent le vers ou le poème ; elle aurait recherché si certains mots, certains types de mots, certaines formes grammaticales ont en poésie une valeur intrinsèque, indépendante de leur signification logique, s'il entre dans le minéral verbal tels corps nobles qui conduisent mieux que d'autres le courant inconnu. C'est une prospection de ce genre, mais extrêmement limitée, que je me suis proposée en prenant comme objet notre imparfait de l'indicatif.

Élire ce temps grammatical entre tous les autres pour lui reconnaître une vertu particulière dans l'expression de la poésie, c'est aller contre un précepte de style qu'on nous enseignait à l'école. L'imparfait, nous disaient nos maîtres, engendre la monotonie, fait languir la phrase ; il ne doit s'employer que s'il est inévitable ; il faut, dès qu'on le peut, lui préférer un autre passé, ou mieux le présent.

Ces conseils premiers demeurent, et chaque ouvrier de lettres en a vérifié l'efficacité. Mais poésie n'est pas rédaction française.

Et, contre l'autorité de cette doctrine primaire, on peut invoquer l'autorité d'Edgar Poe. Quand il détermine le ton du poème universel, l'auteur du *Poetic principle* n'est-il pas amené à choisir celui du regret ? L'accent poétique capable d'émouvoir tous les hommes, selon lui c'est l'accent du poète qui se tourne dans le temps vers une Beauté perdue ; pour lui emprunter le langage d'allure scientifique et l'attitude expérimentale qu'il affectait volontiers, on dira que ce mode s'obtient en séparant dans la durée le poète et la Beauté, et en plaçant entre eux la notion de l'irréparable. Un tel rapport chronique s'exprime en français par l'imparfait de l'indicatif.

C'est donc un élément psychologique qui expliquerait tout d'abord la poésie de l'imparfait : notre goût du souvenir, notre complaisance, surtout marquée chez les faibles et les sensibles, à nous bercer d'un retour aux époques évanouies. Pour ce transport mélancolique aux îles du temps perdu, le français dispose de ce temps grammatical qui ne nous représente pas dans le passé une action définie par son résultat ou par son terme, *j'ai aimé, j'aimai*, mais l'état de ce qui était en train de s'accomplir : *j'aimais*. Cette distinction que permet notre grammaire entre le passé pris comme activité, apprécié dans son effet et dans sa limite, et que nous exprimons par les temps passés défini et indéfini, et d'autre part le passé considéré en lui-même, dans l'absolu et en quelque sorte dans son repos, ne serait-ce pas une des seules supériorités, quant à la poésie, de la langue française sur l'allemande et sur l'anglaise ?

Il est naturel qu'on trouve chez Marcel Proust, qui avait voué sa vie à l'art d'en remonter le cours, la définition de ce sortilège grammatical et de la délectation morose qu'il y goûtait. Dans la préface qu'il a mise à sa traduction de *Sésame et les lys*, de Ruskin, il place quelque part cette note en bas de page :

« J'avoue que certain emploi de l'imparfait de l'indicatif — de ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif, qui, au moment même où il nous représente nos actions, les frappe d'illusion, les anéantit dans le passé — sans nous laisser comme le parfait la consolation de l'activité — est resté pour moi une source inépuisable de mystérieuses tristesses. Aujourd'hui encore je peux avoir pensé pendant des heures à la mort avec calme ; il me suffit d'ouvrir

un volume des *Lundis* de Sainte-Beuve et d'y tomber par exemple sur cette phrase de Lamartine (il s'agit de M<sup>me</sup> d'Albany) : « Rien ne *rappelait* en elle à cette époque... *C'était* une petite femme dont la taille un peu affaissée avait perdu, etc. » pour me sentir aussitôt envahi par la plus profonde mélancolie. — Dans les romans, l'intention de faire de la peine est si visible chez l'auteur qu'on se raidit un peu. »

La sensibilité proustienne nous fait toucher là quasi physiquement cette vertu poétique de l'imparfait. Ce qui peut étonner, et qui ne s'explique peut-être que par le pessimisme de Proust, c'est que cette intense impression lui paraisse triste, le fasse souffrir. Il semble qu'il aurait dû au contraire trouver dans l'exercice de l'imparfait de l'indicatif la solution même de sa recherche du temps perdu, et s'en satisfaire, et se réfugier dans son passé qu'il pouvait à son gré recréer et retrouver, grâce à cette machine à explorer le temps dont le secret est tout simplement dans la grammaire. Pourquoi l'imparfait lui donne-t-il l'angoisse de l'instabilité, si ce n'est que son inquiétude propre ne peut même imaginer que le temps puisse être en repos ? Il aurait semblé au contraire que l'imparfait dût procurer à un obsédé de la notion de durée, comme l'était Marcel Proust, son opium idéal. Car l'imparfait nous laisse l'illusion que toute heure humaine n'est pas nécessairement finie, puisqu'il évoque comme imparfait, c'est-à-dire comme étant encore en cours et en train d'exister, un moment qui s'est dans la réalité depuis longtemps parfait pour toujours. Le temps grammatical qui est « cruel », qui nous « présente la vie comme quelque chose d'éphémère et de passif », ne serait-ce pas plutôt le futur antérieur ? « *J'aurai aimé, j'aurai fini d'aimer* » : là est la condamnation redoutable, irrévocable. « *J'aimais*, et cette amour alors n'était pas finie, et rien n'indique ni ne veut qu'elle ait jamais dû être finie » : ce leurre apaise et mérite d'être cultivé.

Et c'est dans l'œuvre de Proust lui-même que le lecteur en mal d'oublier la loi de l'irréparable trouvera le plus abondamment ce fruit du lotus, cet imparfait qui endort bien un peu, comme le savaient nos instituteurs, mais à la façon d'un analgésique de notre mal du Temps. L'imparfait court au long de ces *aegri somnia* comme un fil de trame, il leur donne leur couleur qui est la nuance la plus chère de la robe de Peau d'Ane, la couleur même

du Temps perdu. L'oreille ne se rappelle, le plus souvent, d'une page de Proust, que cette suite des imparfaits se relayant pour faire passer le fluide d'une poésie continue, que n'arrivent à interrompre ni une syntaxe parfois relâchée ni la hâte, d'ailleurs pathétique, d'un style de brouillon.

Et voici peut-être, dans cette musicalité que prête l'imparfait aux pages où il règne, une explication seconde de son pouvoir poétique. J'ai cherché tout d'abord, influencé par le classique enseignement d'Edgar Poe, la source de cette vertu dans un élément psychologique : le sentiment de regret. Mais un élément phonique intervient aussi. Des imparfaits fréquents disséminent dans un texte tout un « jeu de fond » de rimes intérieures. Parce que l'imparfait est le seul temps où les verbes de toutes les conjugaisons prennent la même finale à quatre des six personnes grammaticales, il est aussi le seul qui marque le discours d'une tonalité continue.

Or, cette tonalité est spécifiquement poétique. Pourquoi ? C'est évidemment là, pour une part au moins, l'indéfinissable de la poésie. Peut-être, sans s'engager dans la voie d'un nouveau sonnet des voyelles, n'est-il pas trop hasardeux de conjecturer qu'une certaine qualité esthétique appartient au son *ai* en lui-même. On peut, dans ce sens, rappeler que c'est par goût, par élégance, pour la fête de l'oreille, que le grand siècle, dans son bon plaisir, remplaça *oi* par *ai*. « A la cour, dit Vaugelas, on prononce beaucoup de mots écrits avec la diphtongue *oi* comme s'ils étaient écrits avec la diphtongue *ai*, parce que cette dernière est infiniment plus douce et plus délicate ». Serait-ce cette noblesse d'origine, qui remonte à l'invention de l'actuelle forme imparfaite, qui confère à celle-ci son pouvoir ? Je n'en déciderai pas ; mais qu'au sein même de l'imparfait ce soient les formes terminées par *ais*, *ait*, *aient* qui bénéficient de ce privilège de mieux conduire le fluide poétique, c'est ce qui me semble à la fois patent et difficile à raisonner.

Dans le célèbre poème de Hugo, le vers

*Quand nous habitions tous ensemble*

a beau introduire le thème du regret, la poésie ne s'épanche

pleinement que lorsqu'apparaissent les première et troisième personne, avec leur terminaison unique et favorisée :

*Elle avait dix ans, et moi trente.  
J'étais pour elle l'univers...*

Cette terminaison, quelles que soient ses possibilités intrinsèques, bénéficie de ce qu'elle est devenue, à cause de sa fréquence dans les discours à l'imparfait, un perpétuel écho d'elle-même. Dans Verlaine, le vers

*Les roses étaient toutes rouges*

suffrait bien à nous charmer ; mais le charme grandit quand le distique se poursuit par un vers à l'imparfait lui aussi, qui développe le sortilège par la rime intérieure, laquelle n'est ici rien de moins que triplée :

*Et les lierres étaient tout noirs.*

C'est bien le danger de cette rime intérieure ou de cette rime en prose que signalait notre enseignement scolaire ; il en redoutait avec raison l'effet de monotonie. Or c'est cette monotonie même, dont on articule le grief contre l'imparfait, qui contribue à faire de lui le temps grammatical le plus poétique. Curieuse morale de la poésie ! Une judicieuse recommandation de style est enfreinte, et la poésie récompense l'infraction... Maurice Vlaminck a donné pour titre au livre qui résume ses expériences d'homme et d'artiste : « Désobéir ». Faut-il en effet admettre qu'en art c'est l'obéissance qui est périlleuse, et le refus des règles qui mène au salut ?

Cette proposition subversive, qui expliquerait la sévérité de Platon bannissant les poètes de sa république, le cas de l'imparfait paraîtrait la justifier s'il fallait s'arrêter à l'analyse que je viens d'en essayer rapidement. Mais vérifions chez quelques poètes ce pouvoir de l'imparfait, cherchons si, par système ou par instinct, les meilleurs d'entre eux ont eu recours à ce truchement pour communiquer la poésie du regret, la mélancolie du temps perdu. Le résultat va diviser les poètes en deux groupes, et nous verrons qu'il ne serait pas si tendancieux d'appeler poètes im-

parfaits ceux qui sont enclins à s'adonner à la douceur endormeuse de l'imparfait, et poètes parfaits ceux qui surent s'en garder.

S'il est un poème dont le sujet correspond à celui de la Beauté perdue, qui fut recommandé par Poe pour son intérêt universel, c'est bien la *Ballade des dames du temps jadis*. Or, cette ballade, dont l'orientation vers le passé semble commander l'imparfait de l'indicatif, est construite presque tout entière sur des formes classiquement connues pour leur vivacité d'allure, en contraste radical avec la tonalité fondue de l'imparfait : c'est le mode impératif, (*dites-moi où...*) c'est la forme interrogative, (*mais où sont...*) c'est le présent de l'indicatif. Encore pourrait-on remarquer qu'au temps de Villon l'imparfait finissait par le son *oi* au lieu du son *ai*, et qu'ainsi lui manquait un des moyens poétiques qu'il nous semble lui reconnaître aujourd'hui. Mais les exemples modernes abondent de ces expressions du regret qui éludent l'emploi d'un temps grammatical si bien qualifié pour les servir. Je ne citerai que ce distique de Toulet :

*Que ce fut douce, hélas ! que c'est lointaine chose,  
Votre jupe bleu-lin, et ce transparent rose*

si caractéristique, parce que le passé simple et le présent y sont combinés pour remplacer l'imparfait et en donner l'impression.

Si nous voyons au contraire se confirmer par des expériences la faculté poétique de l'imparfait suivi, ce sera plutôt chez les poètes que je citais au début de cette petite étude comme des poètes de l'imperfection ; ce sera chez le génial et facile Musset :

*Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques  
Sortaient autour de nous du calice des fleurs ;  
Les marronniers du parc et les chênes antiques  
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.*

.....  
*Je regardais Lucie...*

Ou bien ce sera chez Francis Jammes, si savant à se rendre malhabile, et qui sait bien quelles ressources tirer de l'usage continu, et déconseillé, de l'imparfait, voire du plus-que-parfait.

*Il y a un an qu'à Audaux je cueillais  
Les fleurs dont j'ai parlé, dans la prairie mouillée.*

.....  
*Elle était descendue au bas de la prairie  
Et, comme la prairie était toute fleurie  
De plantes dont la tige aime à pousser dans l'eau,  
Ces plantes inondées je les avais cueillies.*

Mais la dernière épreuve, c'est chez le poète de la perfection technique elle-même, de l'extrême rigueur formelle et logique, qu'il s'indique de la tenter. L'imparfait de l'indicatif intervient si rarement dans l'œuvre de Valéry qu'il faut admettre son incompatibilité avec la poésie de l'auteur de *Charmes*. Si l'on parcourt ce recueil, on trouve l'imparfait, il est vrai, dès le deuxième vers, mais aussitôt effacé par le présent :

*La confusion morose  
Qui me servait de sommeil  
Se dissipe dès la rose  
Apparence du soleil.*

Et de tout le livre il ne paraîtra plus qu'à titre d'exception, presque toujours isolément, sans que jamais ce soit lui qui donne le ton au poème, comme dans tel Hugo (*Oh ! quand il bâtissait...*) ou dans tel Mallarmé. (*La lune s'attristait...*)

Bien plus, il semble que dans les passages mêmes qui expriment le regret (passages rares : pour Valéry la poésie est le temps même ; elle remplace le temps ; elle ne peut donc regretter un tempus actum sur quoi elle règne aussi bien que sur l'avenir) l'imparfait n'est employé que comme avec mauvais gré, et une autre forme passée l'évince aussitôt, même s'il faut pour cela forcer l'usage grammatical. Ainsi, dans la *Pythie* :

*Toi, mon épaule, où l'or se joue  
D'une fontaine de noirceur,  
J'aimais de te joindre à ma joue  
Fondue à sa même douceur !*

Que voilà bien le sentiment qui a besoin du temps imparfait, et pour quoi celui-ci nous semble inévitable ! Le *j'aimais* va se

continuer sans doute en d'autres verbes au même temps... Or, la suite de la strophe manifeste au contraire cette forte aversion pour l'imparfait, qui va jusqu'à lui faire préférer une désagréable discordance de temps :

*Ou, soulevée à mes narines,  
Ouvrte aux distances marines,  
Les mains pleines de seins vivants,  
Mon abîme a bu les immenses  
Profondeurs qu'apportent les vents !*

Ce n'est guère que dans l'*Ébauche d'un serpent* que l'on trouvera certaines laisses à l'imparfait ; encore sont-elles volontiers contrariées par des retours offensifs du présent.

Ainsi l'expression valéryenne, en quête de découvrir et non de lamenter, utilise essentiellement le temps du constat philosophique ou scientifique, le présent de l'indicatif ; elle n'a que faire de ce vague imparfait aux désinences monotones, avec ses rimes toutes faites pour la complainte ; cette molle nostalgie convient seulement aux poètes qui n'auraient pas reconnu ce que Valéry appelle « la naïve et bizarre structure de notre croyance au passé ».

Mais peut-être est-il permis de dire que cette absence de l'imparfait correspond chez Valéry à ce qu'on pourrait appeler son manque d'imperfection ; ne nous arrive-t-il, en le lisant, de souhaiter quelquefois que vienne à fauter ce marbre impeccable ? Notre imparfait aurait pu fournir ce relâchement parfois désiré d'une rigueur parfaite. S'il est faiblesse, et je crois qu'il l'est, c'est une faiblesse que nous aimons chez ces Proust, ces Musset, ces Jammes que j'ai cités tout à l'heure. Comme l'indique l'exemple de leur double présence chez un Francis Jammes, de leur double absence chez un Valéry, ne peut-on conjecturer qu'une parenté unit l'imparfait de l'indicatif, cher à la poésie, et l'imperfection formelle qui ne l'est peut-être pas moins ?

---

# Van Lerberghe à Bouillon.

---

Lecture faite à la séance du 11 mars 1950  
par M. Joseph CALOZET.

Bouillon montre aujourd'hui, avec fierté, son square Van Lerberghe, et, sur la vieille route de France, au pied de la Ramonette, la maison de « La Chanson d'Ève » et, un peu plus haut, la stèle Van Lerberghe élevée en 1936 et inaugurée solennellement en juin 1949.

Ainsi Bouillon chante, après 30 ou 40 ans de silence, la gloire de son hôte qui n'eût pas donné « Bouillon pour Florence », le poète que les Bouillonnais ont vu tant de fois sans même connaître son nom.

Professeur au collège communal, de septembre 1906 à novembre 1908, j'ai accompagné plus d'une fois mon collègue, le professeur de dessin M. Bertrand-Pirotte, jusque dans sa maison appelée aujourd'hui « La Chanson d'Ève » et jamais M. Bertrand n'a prononcé le nom de son locataire.

Que de fois les jeunes fonctionnaires célibataires que nous étions : professeurs, garde-général des Eaux et Forêts, commissaire-voyer, ingénieur et receveur des contributions, nous avons gravi la vieille route de France ! Nous allions écouter, le soir, bramer les cerfs ou passer une heure à Sedan ou bien encore nous escaladions, en été, la Ramonette où de grosses couleuvres se chauffaient au soleil.

Nous parlions entre nous du passage de Napoléon III à l'hôtel de la Poste ; nous savions que Mathilde Alanic séjournait au Château des Moines où elle écrivait « le roman de Joconde » ; nous prédisions les succès littéraires des Fernand Hubert alors étudiant au Collège et lauréat du concours général — il publia ses œuvres sous le pseudonyme de Grimaudy, — des Pierre de Gerlache et des Adrien de Prémoré qui terminaient leurs humanités au presbytère d'Auby.

Nous connaissions tous les Bouillonnais : les frères Corbiau, bourgmestre et professeur d'Université, les Camoin, les Oseray, les de Vaulx de Champion, les Hunebelle, les Raty avec leur jeune peintre élève de Blanc-Garain ; nous assistions deux nuits de suite à leur bal fameux de la Saint-Éloi, bal des catholiques et bal des libéraux, et nous ne savions pas qu'un grand poète vivait à Bouillon et qu'il y passait, comme il l'écrivit le 3 janvier 1906, « sa dernière année et celle des adieux définitifs ».

A Pâques 1907, mon collègue et ami Louis Lycops, docteur en Sciences physiques et mathématiques, et moi-même, nous nous présentons chez Madame Oudart, Place de l'Église, qui avait, nous avait-on dit, un appartement à louer.

Mademoiselle Marie Oudart, qui habitait avec sa mère, nous conduit à l'étage et nous montre deux petites chambres à coucher contiguës donnant sur la place de l'Église et, à l'arrière du bâtiment, une chambre spacieuse.

« C'est, nous dit-elle, l'appartement de M. Van Lerberghe : il est parti à Bruxelles et il m'a dit qu'il ne reviendrait plus. Il m'a confié la clef de sa bibliothèque... » M<sup>lle</sup> Oudart ouvre la porte d'un placard et elle nous montre des livres bien rangés dont une série d'ouvrages reliés.

Soigneusement elle referme à clef la porte, qui ne fut plus ouverte pendant les cinq mois que nous avons passés dans l'appartement du poète.

Dans cette chambre, il y avait une longue table à tréteau, quatre chaises et un socle supportant le buste de Baudelaire.

A plusieurs reprises, M<sup>lle</sup> Oudart, qui portait des pince-nez comme son locataire et qui avait pris pour confident mon collègue, a dit qu'elle avait donné à M. Van Lerberghe tout son dévouement et tous ses soins jusqu'au jour où il partit pour l'hôpital à Bruxelles.

Ce fut au cours de l'année 1906 que Van Lerberghe quitta le coin poétique de la Vieille Route de France et sa chère Ramonette pour s'enfermer, Place de l'Église, dans un appartement d'où l'on ne voyait qu'un petit coin du ciel par dessus les toits.

Le journal qui paraissait à Bouillon à cette époque avait pour titre « La Semois » ; il était édité par Léonard Pirotte. Cette feuille publiait les nouvelles de la région et le compte-rendu des

manifestations littéraires ou artistiques qui avaient lieu au Collège communal.

Je n'ai pas eu connaissance du moindre article qui aurait été consacré, à cette époque, au poète de la Chanson d'Ève, à l'occasion de son séjour à Bouillon ou de sa mort à Bruxelles.

Faut-il s'en étonner quand on sait que « pour Van Lerberghe, un des charmes de la campagne et de Bouillon en particulier, c'était d'y pouvoir vivre en dehors de l'humanité qu'il haïssait » (1).

« Malgré la monotonie de la solitude presque absolue où je vis à Bouillon, écrivait-il à Fernand Severin, je serai presque enchanté de redevenir mon propre compagnon et de ne plus vivre qu'avec ma propre pensée » (2).

Depuis que le poète est entré dans la gloire, j'ai appris qu'il avait fréquenté la villa d'une famille française, les « Marthe » qui habitaient sur la route du Christ et qui sont retournés dans leur pays de Mézières ; que les Bouillonnais d'il y a près d'un demi-siècle, voyant passer à vélo Van Lerberghe — cet original comme ils l'appelaient, — ne se doutaient pas que ce rêveur distrait plutôt que dédaigneux ne vivait qu'avec sa propre pensée en écoutant la douce « Chanson d'Ève ».

Mars 1950.

J. CALOZET.

---

(1) *Lettres de Ch. Van Lerberghe à Fernand Severin* (Renaissance du Livre, 1924), 8 août 1903, p. 292.

(2) *Ibid.* ; 25 sept. 1902, p. 288.

---

# Un poème inédit d'Émile Verhaeren

---

Lecture à la séance du 11 mars  
par M. Thomas BRAUN.

Voici, ce sont d'abord en des drèves de cierges  
Et si pures en des robes édifiantes,  
Les couples blancs des très blanches communiantes  
Qui vont vers l'inconnu, les yeux et les mains vierges.

Voici, ce sont plus tard, en des robes fraisées,  
Blanches encore sous des pâles lueurs de cierges  
Le cortège voilé des blanches épousées,  
Qui vont vers l'inconnu les yeux et les mains vierges

Ah l'inconnu ? Qu'il vous soit doux comme un duvet  
Ainsi que votre mère, enfants, vous le rêvait.

27 mars 1887.

---

# Georges Eekhoud

---

Lecture faite par M. Georges RENCY, à la séance  
du 22 avril 1950.

## TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS

Georges Eekhoud, que la mort nous enleva en 1927, à l'âge de 73 ans, avait commencé, on le sait, d'écrire ses *Mémoires*. Certaines parties consacrées à ses origines et à son enfance, ont été publiées par la *Belgique artistique et littéraire* dans ses numéros 119 et 123. D'autre part, le *Mercure de France* du 15 avril 1920, en contenait quelques pages, relatives au poète Théo Hannon.

D'après une note de la main du Maître, le titre exact de l'ensemble devait être *Témoignages et souvenirs*.

Il ne semble pas que l'auteur de la *Nouvelle Carthage* ait poursuivi jusqu'au bout son dessein, car ses héritiers n'ont trouvé, dans ses papiers, après son décès, que deux minces cahiers inédits, le premier dans lequel Eekhoud évoque, avec sa verve coutumière, son faubourg, c'est-à-dire Schaerbeek, et le Bruxelles d'antan, le second où il nous conte, avec beaucoup de charme, ses années d'études à Malines, de 1862 à 1865, et en Suisse, de 1866 à 1869.

Ces deux cahiers, mis à notre disposition par la famille d'Eekhoud, M. et M<sup>me</sup> Goethals, se présentent sous la forme de feuillets dactylographiés, authentifiés, par l'écriture et la signature du Maître, sur les couvertures qui portent, de sa main, le titre choisi : *Témoignages et souvenirs*, et l'indication du contenu des cahiers.

Nous sommes très reconnaissants envers M. et M<sup>me</sup> Goethals de nous avoir fait don de ces documents précieux. Ils enrichissent nos collections et seront fort utiles aux futurs

biographes d'Eekhoud, aux étudiants et aux historiens de notre littérature.

\* \* \*

Je n'ai pour objet, dans cette communication, que d'analyser rapidement le contenu de ces deux cahiers et d'y souligner les passages qui me semblent particulièrement dignes d'attention.

Dans le premier cahier, Eekhoud évoque, ai-je dit, le faubourg de Schaerbeek qu'au moment où il écrit — il le spécifie — il habite depuis près de 40 ans. Il revoit, dans ses souvenirs, la petite maison de la rue Van de Weyere où il reçoit Lemonnier, Hannon, Verhaeren, Waller, Rodenbach, Giraud, Gilkin, Nautet, Maubel, Van Arenbergh, Fernand Brouez, et aussi Xavier Mellery, Constantin Meunier, et des Français de marque : Léon Cladel, Catulle Mendès...

Il quitte la rue Van de Weyere pour la rue du Progrès. Et ce sont de nouveaux hôtes : Demolder qui vient y lire la *Route d'Émeraude* et les *Patins de la Reine de Hollande*, Delattre, Stier-net, Pierron, les peintres Gilsoul, Laermans, Jacob Smits, Paul Matthieu, Maurice Blicq et, descendant du train de Paris, André Gide, Dumur, Bazalgette, Virgile Josz, Montfort, Jean de Gourmont ; et des musiciens : Pierre Benoît, Huberti, Joseph Dupont, François Riga, l'organiste Mailly. C'est chez lui que le « délicieux » Henri Maubel — comme il l'appelle, — fait interpréter pour la première fois son *Étude de Jeune fille*, que le Théâtre Molière, Direction Alhaiza, allait créer, pour le public, le 3 décembre 1891. C'est chez lui encore et devant tous les amis de la *Jeune-Belgique*, que Jan Blockx exécute au piano, en primeur, son ballet *Milenka* que le théâtre de la Monnaie joua par la suite avec tant de succès.

\* \* \*

Ce foyer d'Eekhoud fait pendant, si j'ose dire, à celui que Camille Lemonnier avait ouvert, vers la même époque, dans sa petite maison de la chaussée de Vleurgat, à Ixelles.

Je l'ai beaucoup fréquenté moi-même, un peu plus tard, de 1896 à 1898, avec mes amis de *l'Art jeune*, Henri Van de Putte et André Ruyters. Quand le temps était beau, nous allions, le matin, arracher Eekhoud à son travail et l'entraînions en de

longues promenades le long du Canal, vers l'*Amour* ou le *Marly*, ces pittoresques cabarets champêtres, hélas ! disparus, où nous arrosions d'une « gueuze » incomparable des bittecks aux pommes frites et aux pickels qui nous semblaient les meilleurs du monde.

Par son allant infatigable, son ardeur, le feu de sa parole, sa générosité d'esprit, sa haine féroce de toute hypocrisie, de toute mesquinerie, de toute convention, Eekhoud, notre aîné de vingt ans, sympathisait de plain pied avec notre jeunesse pétulante. Jamais nous ne le trouvions en retard sur nous d'un sentiment ou d'une idée. Quel bien il nous faisait en écoutant, en approuvant nos tirades enflammées ; en exaltant, dans ses articles de la *Réforme*, les mérites que sa bienveillance voulait bien découvrir à nos premiers livres ; en prêtant à nos débuts hésitants ce soutien affectueux, cordial dont on a besoin, à cet âge, comme d'air et de pain...

\* \* \*

Il nous parle également, dans ce premier cahier, — et c'est un détail qu'il me paraît important de noter, — des réunions que tenaient ensemble, entre 1880 et 1890, dans un café de la place Liedts, les écrivains de langue flamande et les écrivains de langue française.

A côté de Giraud, de Gilkin, de Georges Kaiser, d'Eddy Levis, d'Eekhoud lui-même et de bien d'autres, on y voyait le tonitruant Emmanuel Hiel, les romanciers Raymond Styns et Isidore Teirlinck, le jeune Nestor de Tière, à la crinière absalonienne, qui venait de faire au Théâtre flamand de retentissants débuts.

« Plus d'une fois, écrit Eekhoud, s'opère là la fusion des langues et des races. Les tablées se rapprochent de façon à n'en former plus qu'une. On fraternise en trinquant. Les verres tintinabulent. C'est une trêve courtoise, quelque chose comme la visite des Troyens au camp des Grecs, dans le *Troïlus et Cressida* de Shakespeare. Poètes des deux camps se complimentent et se louangent bien sincèrement. On chante. On se récite des vers. La Poésie confond ses adeptes en une famille et quel que soit leur idiome préféré. Nos écrivains belges des deux races communient sous les communes espèces de l'Art et de la Beauté ».

Que la Belgique serait plus belle et comme la vie y serait plus facile si cette « trêve courtoise » dont Eekhoud était l'âme, issant

du Bois sacré des Muses schaerbeekeuses, avait pu répandre, peu à peu, sur tout le pays, sa douceur harmonieuse et son apaisement !

\* \* \*

Mais ne rêvons pas à ce qui aurait pu être et revenons à nos cahiers. Voici, toujours à Schaerbeek, une vivante évocation d'Henry Kistemaeckers père, « un des seuls éditeurs vraiment dignes de ce nom, affirme Eekhoud, que les écrivains belges de langue française auront rencontré dans leur pays ». Henry Kistemaeckers qui lança *le Mâle* et *le Mort* de Lemonnier, les *Rimes de joie* de Théo Hannon, *l'Hiver Mondain* de Rodenbach, *Bruxelles rigole* d'Henry Nizot, *Rage Charnelle* d'Elslander, *Kees Doorik*, les *Kermesses* et la *Nouvelle Carthage* d'Eekhoud lui-même ; courant partout colporter ces ouvrages, harcelant libraires et chroniqueurs, passant avec ses éditions la frontière et obtenant pour elles des premiers-Paris ou des feuilletons dans le *Gil Blas*, le *Figaro* et le *Temps*. « Il nous valait, écrit Eekhoud, des comptes-rendus par Ginisty, par Lepelletier, par Fouquier et même par l'oncle Sarcey que blaguait la jeunesse littéraire tout en étant très friande de son approbation ».

Kistemaeckers fit si bien que des écrivains français et non des moindres, sollicitèrent l'honneur d'être édités par lui et que les noms de Zola, de Goncourt, de Maupassant, de Cladel voisinent sur ses catalogues, avec ceux des auteurs belges que j'ai cités.

L'hôtel privé de Kistemaeckers, d'abord rue Dupont, puis rue des Palais, était le rendez-vous du monde des Arts et des Lettres. A ses déjeuners du vendredi, « véritables repas d'un Lucullus brabançon », on rencontrait, avec les auteurs belges de la Maison, Henry Fouquier, Richepin, Jean Lorrain, Mendès, J. K. Huysmans, Lepelletier, Lucien Descaves, Méténier, et aussi une belle et intelligente actrice, M<sup>me</sup> Sylviac, l'inoubliable créatrice (c'est Eekhoud qui parle) du rôle de la Périchole, dans le *Carrosse du St Sacrement*, de Mérimée, joué aux matinées du Molière sous la Direction Alhaiza.

« Oui, s'écrie Eekhoud, le Schaerbeek d'il y a 30 ans (aujourd'hui, il faudrait dire 60) représentait un vrai centre d'activité littéraire et artistique, et cela en dépit de la physionomie encore bien paisible, mi-provinciale et mi-champêtre, de sa vaste agglomération ».

\* \* \*

Transition pour amener une savoureuse description du vieux faubourg hanté par les peintres, les Gallait, les Verboeckhoven, les Geefs, les De Groux, les Meunier, les Verwée, les Verhas, les Stobbaerts, les Plazky, et par des écrivains tels que Henri Conscience qui venait y chercher des paysages et des types et à qui, dans les caveaux d'un vieux cabaret : *La Ville de Turin*, des rapins et des gens de lettres offrirent un souper démocratique à la veille de son jubilé de 1881.

Mais Schaerbeek évoque invinciblement (je cite mon auteur) : « ses gentils petits baudets, coquettement attelés à d'innombrables charrettes maraîchères ». Et Eekhoud de prendre avec feu la défense de « Maître Aliboron, bête calomniée, bête stoïcienne et, quoi qu'on en dise, extrêmement intelligente, de l'avis des naturalistes, et même des Poètes, depuis Apulée jusqu'à notre Albert Giraud ». Si intelligente que, constatant, 30 ans après, sa presque complète disparition dans le Schaerbeek moderne, tandis qu'y provignent, en revanche, artistes, écrivains, intellectuels de toute sorte, Eekhoud imagine plaisamment, à la manière d'Apulée, que « c'est la frugale et philosophique Confrérie des mangeurs de chardons qui y aura été métamorphosée en favoris des Muses ». Il n'oublie qu'une chose, c'est que Maître Aliboron, en général, est docile et ne rue que rarement, s'il est vraiment poussé à bout, alors que les favoris des Muses... Mais n'insistons pas...

\* \* \*

La deuxième partie de ce premier cahier est consacrée à une vivante évocation du Bruxelles d'antan qu'Eekhoud, nous dit-il, « a aimé, scruté, fouillé, étudié et pratiqué dans ses moindres recoins ; dont il a tâté le pouls et compté les battements de son cœur ».

Il nous rappelle, avec émotion, la figure du vieux Bruxellois qu'était le sympathique Échevin Léon Lepage et il nous fait assister à ses funérailles, « au cœur de ce quartier Saint-Géry, le berceau, le noyau de Bruxelles, » au milieu des humbles gens, des gagne-petit, des marchandes de quatre-saisons, des enfants des écoles, tout ce petit monde que Léon Lepage avait tant chéri.

Puis Eekhoud rend un hommage fervent au Bourgmestre Charles

Buls qui défendit avec tant de chaleur, contre les entreprises des « urbanistes » modernes, les vieux quartiers que menaçait déjà la pioche des démolisseurs. Et ici il s'en prend sans indulgence aux travaux de la Jonction Nord-Midi qu'il considère comme un désastre national, ainsi, d'ailleurs, que toutes les transformations qui, sous prétexte d'embellissements, ont enlevé à Bruxelles son caractère naturel et sa véritable beauté.

Il déplore en outre — et il insiste — que ces bouleversements matériels aient eu pour corollaire un affaiblissement de la moralité générale. Il regrette « l'époque naïve et débonnaire » où la politique électorale se montrait « moins cynique (qu'au moment où il écrit ses mémoires), plus courtoise, moins portée à favoriser les manœuvres des cambrioleurs du pouvoir. » Rappelons-nous que ces lignes datent des environs de 1920. Hélas !... On ne veut pas se demander ce qu'écrirait Eekhoud aujourd'hui...

\* \* \*

Dans le deuxième cahier, consacré à ses années d'études à Malines, de 1862 à 1865, et en Suisse, de 1866 à 1869, Eekhoud nous dit que, grâce à sa bonne mère, trop tôt partie, il lisait couramment avant sa 6<sup>me</sup> année. Ses premières lectures furent le *Robinson Crusôé* et le *Robinson Suisse*. Et il ajoute : « Ce que je voyageais et naviguais en imagination !... Faut-il s'étonner après cela qu'un critique ait trouvé comme une atmosphère de « robinsonnade » dans toute la partie de ma *Nouvelle Carthage* où Laurent Paridael découvre et explore les environs de sa grande ville natale ? » Il lut aussi, vers le même temps, *Paul et Virginie* et les *Veillées du Château* de M<sup>me</sup> de Genlis.

Puis son père, que son veuvage précoce y contraignait, le mit en pension à l'Institut Saint-Vincent de Paul de Malines, tenu par les Frères de la Miséricorde. L'instruction s'y donnait en français. Une part importante y était faite à l'éducation religieuse. Mais le jeune Eekhoud ne s'en plaignait pas, bien au contraire... « Les cérémonies du culte catholique si décoratives, plus touchantes et non moins artistiques que celles d'Athènes et de la Rome antique, devaient flatter mes instincts, ma fantaisie, mes aspirations, mon besoin de poésie expansive, mes goûts pour le merveilleux, pour la beauté plastique, le tout sans préjudice de la bonté évangélique ».

Eekhoud appartenait à une de ces vieilles familles libérales où l'on fait ses Pâques et où l'on assiste à la Messe du dimanche. « Aussi, nous dit-il, avais-je subi dès ma plus tendre enfance le prestige des riches et nobles églises d'Anvers, même le charme et la grâce des sanctuaires plus humbles. Et parmi ceux-ci, je me rappelle entre tous, avec une émotion filiale, Saint-Laurent, petit et simple, aux parois blanches et presque dénudées, d'une rusticité quasi patriarcale ». C'était la paroisse de sa chère Bonne-Maman.

Puis il décrit sa vie à l'Institut Saint-Vincent de Paul que dirigeait avec bonté un intelligent, aimable et élégant prélat, Mgr Victor Scheppers, camérier du Pape et, plus tard, évêque in partibus d'Ancyre : « Il porte le bonnet carré, le camail et une large écharpe de soie violette lui serre les reins un peu bedonnants. Quand il traverse la cour où nous prenons nos ébats, les petiots se pressent sur son passage et l'entourent comme une nuée de poussins ». Et l'excellent homme répond à leur empressement en leur distribuant des bonbons.

Eekhoud s'attarde longuement à nous peindre cette belle figure sacerdotale dont le souvenir émerveillé est demeuré si vif en lui après tant d'années.

\* \* \*

En 1865, après la mort de son père, son oncle et tuteur Henri Oedenkoven le renvoie à Malines, mais, cette fois, au pensionnat du Collège communal dirigé par M. Angenot, le grand-père du poète Marcel Angenot. Louis Delattre, peu après Eekhoud, passa aussi par ce collège, dont les bâtiments se dressaient au milieu du Jardin Botanique, parmi les méandres de la Dyle.

Ici Eekhoud s'arrête pour célébrer le charme de « nos petites villes mortes, ou du moins rêveuses et sommeillantes, tout au plus léthargiques, de Brabant, de Flandre et d'Anvers, telles que Lierre, Diest, Aerschot, Léau, Ypres, Furnes, Malines, Dixmude... »

Avec Louis Delattre et Eugène Demolder, — ce dernier adorait Malines et y faisait de fréquents séjours — Eekhoud devait parcourir plus tard le fameux « bocage » brabançon d'où il rapporta les éléments de ses *Fusillés de Malines*.

Revenant au pensionnat tenu par M. Angenot, Eekhoud

note qu'il y aurait terminé sans doute ses études moyennes si son tuteur Oedenkoben, qui le destinait au commerce ou à l'industrie, n'avait décidé de l'envoyer en Suisse, au grand pensionnat international de Granges, renommé pour son enseignement des langues modernes.

Eekhoud avait alors douze ans. Il se dépeint lui-même, d'après un portrait de l'époque, comme « un enfant chétif, plutôt maigrelet, mais nerveux et très éveillé en somme ». Le décor de la Suisse fit sur lui une impression fort vive, et plus encore l'admirable Institut Breidenstein, « château de rêves dans un site élyséen », paradis qui allait être sa résidence et qu'il a décrit, sous le nom de Bodenberg-Schloss, dans *Climatérie*, un conte de *Mes Communions*.

Il avait retrouvé à Breidenstein ses deux cousins et d'autres enfants belges. Les élèves y étaient bien traités et jouissaient d'une grande liberté. Eekhoud connut là les trois plus belles années de sa vie. Il ne tarit pas d'éloges sur les méthodes éducatrices de cet Institut modèle où la culture intellectuelle la plus poussée allait de pair sans cesse « avec un admirable entraînement physique, un souci perpétuel de notre développement et de nos accomplissements corporels ». Aucun gymnase allemand n'eût pu en surpasser le sérieux des études. Aucune école anglaise, cette éducation en plein air et l'importance judicieuse accordée aux exercices du corps. « On exigeait d'autant plus de nos jeunes cerveaux que rien n'était négligé pour assurer l'expansion harmonieuse et logique de l'enveloppe ». Et sa louange atteint le paroxysme quand il célèbre « l'étonnante vertu persuasive, le prestige quasi-apostolique » des leçons qu'y donnaient « non de mornes et routiniers pédagogues, des cuistres morfondus, mais de véritables personnalités, des lumières scientifiques, des penseurs hardis venus de partout et que la persécution avait exilés ».

« Et maintenant, écrit-il, que je trace ces lignes, je me demande si ce n'est pas en Suisse que j'appris à devenir homme. »

Une étroite et confiante amitié unissait tous ces enfants internationaux parmi lesquels Eekhoud avait élu surtout deux jeunes Italiens, d'une grande beauté plastique, qui lui firent aimer l'Italie bien avant d'en avoir foulé le sol...

Ce que devint l'Institut Breidenstein ? En 1898, trente-ans plus tard, Eekhoud devait l'apprendre par une carte-postale

que lui envoyait Hubert Krains, alors haut fonctionnaire international à Berne. Le pays s'était gâté par l'introduction de l'Industrie, ses fabriques, ses hautes cheminées... Et Breidenstein était retourné à sa destination première : un hôtel, un Kurhaus...

C'est sur cette note mélancolique que se termine le II<sup>e</sup> cahier de ces intéressants *Témoignages et souvenirs*, où revivent l'enfance, la jeunesse et les débuts littéraires d'un Maître que nous avons aimé et admiré et qui fut l'honneur de notre Compagnie.

---

## CHRONIQUE

---

Le 25 mars dernier un groupe d'amis a fêté à Bruxelles, par un dîner, les cinquante ans de vie journalistique et littéraire de M. Charles Bernard, secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. Henri Davignon, directeur en exercice, a prononcé le toast suivant :

« L'Académie de littérature s'unit de tout cœur à la célébration  
» de son secrétaire perpétuel. Il n'est pas fêté ici es-qualité.  
» Il aurait pu l'être bien qu'il soit hors probabilité de voir  
» jamais un secrétaire perpétuel atteindre 50 ans de fonctions  
» — sauf s'il devenait lui-même centenaire.

» Mais la joie est grande pour une Compagnie de vieillards  
» ou de candidats vieillards de s'unir à la persistante jeunesse  
» d'un des siens. Cette jeunesse de Charles Bernard qui la lui  
» garde sinon la verdeur, la vivacité, la pureté de sa langue  
» littéraire ? L'avoir préservée de tout alliage, fidèle à la meilleure  
» tradition, quelle merveille, quand l'emploi quotidien qui en  
» est fait est réservé à cette servitude du parler courant, exigée  
» par le journalisme !

» Le jour où l'Académie offrit à Charles Bernard un de ses  
» fauteuils, car chez nous on ne reçoit que si l'on ne demande  
» rien — elle le fit dans un élan du cœur et pour obéir à son  
» propre plaisir. Elle agissait comme il arrive à de charmantes  
» vieilles dames. Quand elles ont des filles à caser elles se pré-  
» occupent de se donner un gendre à leur convenance personnelle.

» Prenant ce don Juan de la critique artistique et littéraire,  
» elle vit d'abord en lui des gages de fidélité, par Breughel et  
» par Rubens ; par Ronsard aussi et par Montaigne. Elle  
» songea ensuite seulement au risque d'être délaissée en Picasso,  
» et à cause de tant de flirts en perspective avec des poètes, fils  
» pas toujours légitimes de Mallarmé et de Valéry.

---

» Mais voyez le miracle de l'abandon amoureux : Après le  
» mariage consommé et attesté par l'élévation au titre de secré-  
» taire perpétuel — il vaut bien celui de chevalier servant — la  
» Princesse désabusée, fermant les yeux, a soupiré : « J'aime  
» çà ». Animée du complexe de Phèdre, l'Académie brûlait d'un  
» feu secret pour cet Hippolyte au profil casqué.

» Et voilà pourquoi son directeur en exercice se doit de vous  
» convier, Mesdames et Messieurs, à une libation rituelle en  
l'honneur de Charles Bernard, notre gloire et notre tourment ».

---

## OUVRAGES REÇUS

---

*Un Philologue à la tête épique* Maurice WILMOTTE, par Gustave VANWELKENHUYZEN. Le Thyse — 1949, Bruxelles.

*Les Reproductions de Statues sur les Monnaies Grecques, La Statuaire Archaïque et Classique* par Léon LACROIX., Docteur en Philosophie et Lettres. Ancien Membre Étranger de l'École française d'Athènes. Faculté de Philosophie et Lettres, Liège, 1949.

*De Colomban aux Gueux* par Émile TRACHEL (épisodes). Imprimerie des Sciences, S. A., 75, avenue Émile de Béco, Bruxelles, 1949.

*Les Bons Métiers — Des Meuniers — Des Boulangers et des Brasseurs de la Cité de Liège* par René VAN SRANBERGHEN, Licencié en Histoire. Docteur en Philosophie et Lettres, Professeur à l'Athénée de Tongres. Faculté de Philosophie et Lettres de Liège, 1949.

*David Rizzio* par Robert ANGENOT. Les Éditions Surge et Ambula.

AZAZEL *id.* *id.*

*L'Ardent Mirage* *id.* *id.*

*Sur la Tombe de Franz Cumont (1868-1947)* par William LAMEERE. Extrait de Alumni T. XVII (1947-1948) n° 3 Bruxelles 1948.

*Edgard Tytgat. — Monographies de l'Art Belge* par Maurice ROELANTS. Édité par De Sikkel, Anvers, pour le Ministère de l'Instruction Publique.

*Pierre Paulus — Monographies de l'Art Belge* par Louis PIÉRARD, Même impression.

*Richard Heintz —* Id. par Jules BOSMANT, *id.*

*Walter Vaes —* Id. par Auguste CORBERT, *id.*

*Jacob Smits —* *id.* par Paul HAESAERTS, *id.*

*Chansons à Carina* par Jean DE LA BIESMELLE. Éditions des Établissements Claffre et Hanegreefs, Paris. Imprimerie A. Larock, Liège 1950.

*Étude de Littérature Française* par Mario ROQUES, Membre de l'Institut de France. Librairie Giard, Lille, 2, rue Royale. Librairie Droz 8, rue Verdaine, Genève. MCMXLIX.

*Toponymie de la Hesbaye Liégeoise* par Jules HERBILLON. Wetteren, De Meester. 1949.

*Sacre de l'Univers* par Géo LIBBRECHT. Éditions de l'Avant-poste, 50, avenue Général de Gaulle, Bruxelles.

*Ouverture Solennelle des Cours*, le 24-9-1949 à l'Université de Liège. Discours par M. le Recteur FRÉDÉRICQ. Rapport sur la situation de l'Université pendant l'année Académique 1948-1949, Maison Desoer, Liège.

*Asklépios, Apollon Smintheus et Rudra. Études sur le dieu à la taupe et dieu au rat dans la Grèce et dans l'Inde* par Henri GRÉGOIRE avec la collaboration de R. GOOSSENS et de M. MATHIEU. Bruxelles. Palais des Académies, 1, rue Ducale, 1949.

*L'ordre des mots dans la chronique de Jean d'Outremeuse* (Thèse de Doctorat) par Herald NISEN. Upsala 1943. Almqvist Wicksells Boktryckeri, A. B.

*Étude sur la Syntaxe des Pronoms personnels. Sujets et Ancien Français* (Thèse de Doctorat) par Torsten FRANZEN. Upsala Almqvist Wicksells Boktryckeri, A. B.

*La Vida de Sant Honorat. Poème provençal de Raymond Feraud publié d'après les manuscrits* par Ingegård SUWE. I, Upsala 1943. A. B. L'Undequistska Bokhandel.

*Floovant. Chanson de Geste du XII<sup>e</sup> siècle*. Publiée avec Introduction, Notes et Glossaire (thèse de Doctorat) par Sven ANDOLFF, Upsala 1943. Almqvist et Winckells Boktryckeri A. T.

*Quelques manières d'exprimer l'Idée d'un sujet indéterminé ou Général en Espagnol*. (Thèse de Doctorat) par Swen KÄRDE. Licencié en Lettres. Upsala 1943. Appelbergs. Boktryckeriaktiebolag.

*Étude sur l'emploi des prépositions en à, dans un sens local* par Carin FAKLIN. Leipzig Otto Harrassowitz. Upsala Almqvist et Wicksells Boktryckeri A. B. Haag Martinus Nyhoff. Cambridge. W. Heffer et Sons, Ltd.

*Étude sur le Rôle de la Préposition dans les expressions de lieu relatives*. En latin vulgaire et en ancien Gallo-Romain (Thèse de Doctorat) par Torsten SÄVBORG. Upsala. A. B. Ludequistska Bokhandeln.

*L'Ellipse et l'Infinitif de Narration en Français*. (Thèse de Doctorat) par Stig ALMENBERG. Upsala. A. B. Ludequistska. Bokhandeln.

*La Vie de saint Jean l'Évangéliste. Poème Religieux du XIII<sup>e</sup> siècle*. Publié d'après les manuscrits par ECRICK WETSBERG. Licencié en Lettres. Upsala 1943 Appelbergs Boktryckeriaktiebolag.

*Étude sur les prépositions françaises ; Ad, A tout, avec. Depuis les origines jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle* (Thèse de Doctorat) par Gunnel LÖFGREN Upsala 1944 ; Almqvist et Wicksells Boktryckeri A. B.

*La Vie d'Édouard le Confesseur. Poème Anglo-Normand du XII<sup>e</sup> siècle*. Publié par Osten SODERGARD. Upsala 1948 ; Almqvist et Wicksells Boktryckeri, A. B.

*Mahieu le Vilain. Les Méthéores d'Aristote. Traduction du XIII<sup>e</sup> siècle*, publié pour la première fois par Rolf EDGREN. Upsala 1945. Almqvist et Wicksells. Boktryckeri-Artiebolag.

*Jeanne de Dieu* par Paul ROUX. Pièce en 4 actes. Éditions l'Horizon Nouveau, 201, Boulevard Émile de Laveleye, Liège.

*Formes du Roman Anglais de Dickens à Joyce* par Irène SIMON, chargé de cours à l'Université de Liège ; Faculté de Philosophie et des Lettres, Liège 1949.

*Portrait de Blanche Rousseau* (Jean Dominique) Bruxelles 1949, Collection du Thyrese.

*Les Derniers spasmes de la Société des Nations* (Extrait de la Revue Générale Belge) par Henry CARTON DE WIART Ministre d'État. Ad. Goemaere, 21, rue de la Limite Bruxelles.

*Rapport annuel 1948-1949*. Fonds National de la Recherche Scientifique Bruxelles, 11, rue d'Egmont MCMXLIX.

*Les Juifs dans les Pays-Bas au Moyen-âge* par Jean STENGERS, Docteur en Philosophie et Lettres, Bruxelles, Palais des Académies, 1, rue Ducale.

*Les Neufs Symphonies* par Gaston HEUX. *Claircopie*. R. Moens, 53 rue Nothomb, Bruxelles.

---

# PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre » 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

**Bulletin**, t. I-XXVII, 1922-1949.

**Annuaire**, 17 vol., 1928-1947.

## Mémoires.

*Les Sources de « Bug-Jargal »* par Servais ÉTIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.

*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYSEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

*Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.

*Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.

*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898*, par François VERMEULEN.

*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.

*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse*, par Louis MICHEL.

*La Théorie de l'art pour l'art chez les Écrivains belges de 1830 à nos jours*, par Robert GILSOUL.

*Le Parler de La Gleize*, par Louis REMACLE.

*Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*, par Léon-Louis SOSSET.

*Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*, par Georges DOUTREPONT.

*Fernand Severin. Le Poète et son Art*, par Élie WILLAIME.

*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240*, par Maurice WILMOTTE.

*L'Esthétique de Georges Rodenbach*, par Anny BODSON-THOMAS.

*Le Vers moderne*, par Lucien-Paul THOMAS.

*Il y avait une fois*, par François MARET.

*Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)*, par G. CHARLIER.

*Œuvres d'André Fontainas*, par Marguerite BERVOETS.

*La culture en Hesbaye Liégeoise*, par Léon WARNANT.

## Textes anciens.

*Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, Édité par Alphonse BAYOT.

*La Tragi-Comédie pastorale* (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

*Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier.* Édité par Rita LEJEUNE.

*Médecinaire liégeois du XIII<sup>e</sup> Siècle et Médecinaire namurois du XV<sup>e</sup>* (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Édités par Jean HAUST.

#### Rééditions.

Octave FIRMEZ. — *Jours de solitudes.* Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En pays Wallon.*

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses.*

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée.*

Edmons PICARD. — *L'Amiral.*

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

P. HEUSY. — *Un Coin de la Vie de Misère.*

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges.* Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.